

CULTURE

29

# Roth et Sokhiev : deux approches de l'orchestre

**CHRONIQUE** À la Philharmonie, Les Siècles ont mis en avant les solistes, quand l'Orchestre de Toulouse a joué la virtuosité collective.



LE CLASSIQUE  
Christian Merlin

Le moins que l'on puisse dire est qu'il a le vent en poupe. Fondateur de l'orchestre Les Siècles, directeur général de la musique de la ville de Cologne, principal chef invité du London Symphony Orchestra, artiste associé de la Philharmonie de Paris, François-Xavier Roth est partout. Alors inévitablement, lorsque le critique ne parvient pas à se laisser totalement convaincre, il se remet en cause : passe-t-il à côté de quelque chose ?

C'est donc les oreilles grandes ouvertes que l'on est allé la semaine dernière à la Philharmonie pour entendre Les Siècles jouer deux symphonies composées la même année 1888 : celle en ré mineur de Franck, et la *Titan* de Mahler dans sa rare première version. L'occasion de comprendre ce qu'il y a d'original et d'intéressant dans la démarche du chef, sans se laisser toutefois chavirer par

l'enthousiasme ambiant. Les instruments d'époque joués par ce groupe valeureux sont un défi pour les interprètes, qui changent de facture après l'entracte : instruments français dans Franck, allemands et autrichiens dans Mahler.

## Une direction morcelée

Expérience singulière et souvent passionnante : la sveltesse et le grain de la sonorité retirent à Franck toute la lourdeur germanique dont il souffre souvent ; quand les cuivres à petite perce et les timbales en peau font ressortir toute l'audace fourmillante de l'écriture mahlerienne. Mais il y a des prix à payer. L'orchestre est encore techniquement fragile et les basses sont inaudibles, d'où une survalorisation fatigante des fréquences aiguës. Les nouveaux équilibres favorisent une perception très éclatée de l'orchestre, mettant en valeur les excellents solistes au détriment de la grande ligne, ce qu'accentue la direction extrêmement morcelée du chef, plus attachée aux fragments qu'à la vision d'ensemble.

Un concert en montagnes russes, touchant par son esprit aventureux, ir-



L'Orchestre National du Capitole de Toulouse, dirigé par Tugan Sokhiev, le 6 mars, à la Philharmonie de Paris. VINCENT LEROUX

ritant par ses irrégularités. Le lendemain, toujours dans la salle Pierre Boulez, le concert de l'Orchestre national du Capitole de Toulouse dirigé par Tugan Sokhiev offrait un visage si diamétralement opposé que la comparaison était riche d'enseignements. En réalité, on ne devrait même pas compa-

rer, tant nous avons affaire à deux mondes, à deux métiers différents. Après un ensemble intermittent pratiquant l'expérimentation au risque de se mettre en danger, nous retrouvons une formation permanente sous la baguette de celui qui est son directeur musical depuis dix ans. Il ne s'agit pas de privilégier un modèle,

les deux ont leur légitimité, d'ailleurs nombre de musiciens jouent alternativement dans les deux et y font des expériences musicales complémentaires.

Premier constat : les instruments modernes privilégient le fondu sonore sur l'atomisation, la puissance sur les demi-teintes, le confort sur l'insécurité. Ce pourrait être synonyme de routine, si Tugan Sokhiev et ses Toulousains n'ajoutaient à l'efficacité d'un travail orchestral de premier ordre une énergie sonore et une virtuosité collective tout simplement grisantes.

La *Douzième Symphonie* de Chostakovitch n'est pas la plus inspirée du compositeur soviétique, mais l'interprétation de l'autre soir était d'une éloquence et d'une évidence telles que l'on aurait presque cru à un chef-d'œuvre : par son éblouissante technique aussi bien que par sa science des équilibres et des enchaînements, le bras de Sokhiev y a été d'une sûreté stylistique à toute épreuve. Et surtout, en entendant la pâte sonore incroyablement riche et dense de l'Orchestre du Capitole, on ne pouvait s'empêcher de se dire que l'écart qualitatif entre Paris et la province n'était plus qu'un lointain souvenir. ■



# Roth et Sokhiev : deux approches de l'orchestre

À la Philharmonie, Les Siècles ont mis en avant les solistes, quand l'Orchestre de Toulouse a joué la virtuosité collective.

---

Le Figaro · 13 mars 2018 · Christian Merlin

---

Le moins que l'on puisse dire est qu'il a le vent en poupe. Fondateur de l'orchestre Les Siècles, directeur général de la musique de la ville de Cologne, principal chef invité du London Symphony Orchestra, artiste associé de la Philharmonie de Paris, François-Xavier Roth est partout. Alors inévitablement, lorsque le critique ne parvient pas à se laisser totalement convaincre, il se remet en cause : passe-t-il à côté de quelque chose ?



C'est donc les oreilles grandes ouvertes que l'on est allé la semaine dernière à la Philharmonie pour entendre Les Siècles jouer deux symphonies composées la même année 1888 : celle en ré mineur de Franck, et la Titan de Mahler dans sa rare première version. L'occasion de comprendre ce qu'il y a d'original et d'intéressant dans la démarche du chef, sans se laisser toutefois chavirer par ambiant. Les instruments d'époque joués par ce groupe valeureux sont un défi pour les interprètes, qui changent de facture après l'entracte : instruments français dans Franck, allemands et autrichiens dans Mahler.

## Une direction morcelée

Expérience singulière et souvent passionnante: la sveltesse et le grain de la sonorité retirent à Franck toute la lourdeur germanique dont il souffre souvent; quand les cuivres à petite perce et les timbales en peau font ressortir toute l'audace fourmillante de l'écriture mahlerienne. Mais il y a des prix à payer. L'orchestre est encore techniquement fragile et les basses sont inaudibles, d'où une survalorisation fatigante des fréquences aiguës. Les nouveaux équilibres favorisent une perception très éclatée de l'orchestre, mettant en valeur les excellents solistes au détriment de la grande ligne, ce qu'accroît la direction extrêmement morcelée du chef, plus attachée aux fragments qu'à la vision d'ensemble.

Un concert en montagnes russes, touchant par son esprit aventureux, irritant par ses irrégularités. Le lendemain, toujours dans la salle Pierre Boulez, le concert de l'Orchestre national du Capitole de Toulouse dirigé par Tugan Sokhiev offrait un visage si diamétralement opposé que la comparaison était riche d'enseignements. En réalité, on ne devrait même pas compa'enthousiasme rer, tant nous avons affaire à deux mondes, à deux métiers différents. Après un ensemble intermittent pratiquant l'expérimentation au risque de se mettre en danger, nous retrouvons une formation permanente sous la baguette de celui qui est son directeur musical depuis dix ans. Il ne s'agit pas de privilégier un mo-

dèle, les deux ont leur légitimité, d'ailleurs nombre de musiciens jouent alternativement dans les deux et y font des expériences musicales complémentaires.

Premier constat : les instruments modernes privilégient le fondu sonore sur l'atomisation, la puissance sur les demiteintes, le confort sur l'insécurité. Ce pourrait être synonyme de routine, si Tugan Sokhiev et ses Toulousains n'ajoutaient à l'efficacité d'un travail orchestral de premier ordre une énergie sonore et une virtuosité collective tout simplement grisantes.

La Douzième Symphonie de Chostakovitch n'est pas la plus inspirée du compositeur soviétique, mais l'interprétation de l'autre soir était d'une éloquence et d'une évidence telles que l'on aurait presque cru à un chef-d'oeuvre : par son éblouissante technique aussi bien que par sa science des équilibres et des enchaînements, le bras de Sokhiev y a été d'une sûreté stylistique à toute épreuve. Et surtout, en entendant la pâte sonore incroyablement riche et dense de l'Orchestre du Capitole, on ne pouvait s'empêcher de se dire que l'écart qualitatif entre Paris et la province n'était plus qu'un lointain souvenir. ■